

passion. Dans le commentaire abondamment circonstancié qu'il publia à trente ans de distance, à un moment où il avait contracté de détestables habitudes d'éloquence, sous le titre de Raphaël, Lamartine, effaçant la ligne de séparation entre les sentiments réellement éprouvés et les états d'âme qu'il imaginait comme possibles, a voulu raffiner et sophistiquer sur la nature de sa passion. L'adoration où il vivait de Julie, l'héroïne du *Lac*, n'aurait été, selon *Raphaël*, qu'une perpétuelle adoration de Dieu. Heureusement les fervents de Lamartine savent qu'en fait de vérité et d'exactitude il faut croire à ses vers qui coulent de son âme et se défier de sa prose où il rêve et poétise. Le renchérissement mystique de *Raphaël* est singulièrement démenti par le *Lac*, où il n'est par trace de sentiment religieux. La vérité, c'est qu'au moment où Lamartine rencontra Julie, il vivait dans le pressentiment d'un amour ardemment rêvé. Il „aimait à aimer“. Pour que son cœur inquiet s'élargît et se répandît, il suffisait de l'apparition d'une figure de femme qui se prêtât à revêtir les reflets féériques de ses songes.

Car ce qu'il aime dans l'amante idéale du *Lac*, ce n'est pas telle femme du nom de Julie, c'est celle qui n'a „ni séjour, ni symbole, ni nom“, c'est l'être de qui émane toute beauté, c'est la Muse, l'Harmonie. La voix qu'il entendit pendant sa promenade nocturne sur les flots harmonieux du lac et qui adjura le temps de suspendre son vol, n'est-ce pas une voix pour ainsi